

L'écriture du psychanalyste

L'écriture du psychanalyste est un ouvrage dirigé par J.-F. Chiantaretto, C. Matha et F. Neau dont l'édition prolonge le colloque éponyme qui s'est tenu au Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, en juillet 2016. Ce projet poursuit et prolonge une réflexion menée depuis plus de vingt ans maintenant, qui a donné lieu à de nombreux ouvrages, colloques et séminaires sur le thème « psychanalyse et écriture ».

Cet ouvrage peut être lu selon la formule de Winnicott par « qui-conque en état de marcher » ! Il est une invite à entrer dans l'intimité du cabinet de travail de psychanalystes, d'écrivains, de traducteurs, d'anthropologues ou d'essayistes, les auteurs de cet ouvrage étant l'un ou l'autre, ou parfois l'un et l'autre. Ils nous convient à leur table d'écriture, un divan est souvent là, pas très loin... Ils en ont tous laissé la porte ouverte, à l'instar de

J. Rousseau-Dujardin, pour nous permettre de nous pencher par-dessus leur épaule, les lire et partager leur expérience de psychanalystes, de la psychanalyse et de ses écritures. Expérience modelée par les multiples voies de l'affectation transférentielle dans, par et sur l'écriture, tant l'affect commande « toute prise de parole » (J. -C. Rolland) et fait naître en chacun la « conscience à son destin d'homme » (P. Autréaux).

Car c'est dans le transfert, ou plus justement dans les transferts, que se terre cette force qui pousse à l'énonciation s'opposant à l'amnésie pour en déjouer les courants contraires, un destin ordonné par l'impérialisme du refoulement qu'il soit à l'échelle individuelle ou collective. Je reprendrais ici volontiers les mots utilisés, en d'autres lieux et au sujet de la littérature, par Antoine Compagnon, pour énoncer une question qui traverse ce livre : l'écriture du psychanalyste, un « sport de combat » ?

Combat, assurément, quand la nécessité est de s'arrimer à la matière verbale, organique, comme autant de radeaux auxquels l'écrivain s'accroche pour lutter contre le risque de dilution, face à l'expérience de la solitude et de la mort, comme l'écrit P. Autréaux. L'écriture, trace visible, consolatrice mais aussi « défi au temps et aux deuils obligés de nos vies » ? (M. Fognini) ; une écriture de nostalgie pour nous rapprocher des disparus (C. Squires). Ecrire pour survivre, aussi, à la puissance d'effacement fomentée par les transferts limites qui attaquent la pensée de l'analyste et le poussent à la « prise de notes » comme tentative de déprise des actions de déliaison. L'écriture se fait un lieu autre, lieu de métabolisation d'une violence et d'une haine nécessaires, lieu de création où s'élaborent ses « propres points de surdité » (C. Matha), lieu de restauration de l'altérité, en soi aussi, pour sauver « l'interlocution interne » (J.-F. Chiantaretto), en appeler à un « interscripteur », un « interlecteur », tant l'action d'un autre se trouve dans les plis du geste même de l'écriture, dans « sa fabrique », pour que ça s'écrive (F. Neau). La douleur n'est pas l'unique fondement de l'appétence « à écrire ce qui souffre » pour détourner de la cruauté du transfert (B. Verdon), le plaisir de l'écriture en constitue fort heureusement une motivation, qui puise à la source libidinale aussi bien narcissique qu'objectale les motifs de ses expressions.

Mais alors, la psychanalyse, comment ça s'écrit ? se questionne B. Ogilvie. Comment rendre compte de cette réceptivité unique de l'analyste au flux discursif qui se déploie dans le parcours d'une séance ? (I. Lasvergnas). Alors que la matière même de l'analyse « échappe à la mise en mots » (J.-P. Matot), comment trouver dans l'après-coup, par les voies de la secondarisation qu'appelle l'écriture textuelle, les mots pour transmettre quelque chose de ce qui a eu lieu ou pas, dans l'ici et maintenant des séances, dans ses pleins et ses silences, le rythme de la parole, ses excès et ses manques, ses déplacements et condensations, sans perdre trop de la vivance de l'expérience, sensorielle aussi ? Parce qu'avec l'écriture on ne sait jamais si elle favorise l'oubli ou si elle

conserve, comme un tableau au regard de la réalité, une écriture comme autant de graffitis, une écriture « griffée » pour délier la mémoire (J.-Y. Tamet).

Ecrire comme un acte, un geste qui ne peut prendre des voies rectilignes s'il veut suivre les multiples tours et détours imprimés par son objet, l'inconscient, et ses rejetons, qui empruntent des « voies obliques » (E. Corin) pour se frayer un chemin vers la conscience et son analyse. Rendre compte du « fond de cette présence » de l'acte d'analyse, restituer « la parole surprise par l'inconscient » (J. André), c'est faire de l'écriture un « analogon de la parole analytique », une écriture qui « dit et tait tout à la fois » (J.-C. Rolland), qui met en évidence « le lien indestructible entre acte, rêve et esprit humoristique ». (V. Marinov).

L'écriture du psychanalyste cherche à déjouer l'impossible entreprise de transmettre la matière brute de l'événement analytique, parce que la langue est « toujours en retard sur ce qu'elle veut dire » (G.-A. Goldschmidt) ; que les récits cliniques, en tant que narrations écrites au passé, parfois dans des formes romanesques, feront tout naturellement obstacle à la force d'attraction du transfert, à son actualité, dans le présent qui est le temps du surgissement de l'inconscient et des conditions immanentes à son analyse. Au cœur de l'écriture du psychanalyste, un paradoxe, celui de chercher à transmettre l'intransmissible d'une expérience avec des mots (A. Cohen de Lara), à dire tout à la fois ce qui se dit et fait silence. Paradoxe trophique quand il pousse à expérimenter, à réinventer la psychanalyse et de nouvelles formes d'écritures comme chez Adam Phillips (M. Allendesalazar), paradoxe pouvant conduire parfois à ses limites quand la forme se dispute au fond et conduit à une surstylisation, faisant perdre de vue la créativité d'une rencontre toujours singulière.

Ecrire, c'est se parler à soi, mais c'est aussi de « cette chambre à soi », la formule est de V. Woolf, s'adresser à un autre, connu ou inconnu, tant l'altérité est indissociable du travail analytique et de son domptage par l'écriture. Un domptage qui porte aux retours sur la scène originelle de l'écriture du père de la psychanalyse, pousse à lire encore et avec un regard toujours nouveau les correspondances avec ses multiples figures transférentielles – Fliess d'abord (F. Neau), puis bien d'autres interlocuteurs, réels ou imaginaires, à nous plonger dans les multiples lettres de jeunesse de Freud adolescent (F. Houssier), pour trouver dans les écrits épistoliers les traces du mouvement premier dont nous sommes les héritiers.

Héritages faits de fidélité et d'infidélité au père de la psychanalyse, mais aussi à l'expérience de la psychanalyse, quand il faut trouver ses propres mots, son style pour transmettre une certaine vérité, posant avec force la question du rapport entre vérité et fiction ; trouver les mots, parfois, pour apprivoiser une histoire traumatique, inhumer des « morts sans sépulture – par et dans l'écriture » (J. Altounian), parce qu'une écriture est toujours une communication avec un absent (É. Rigotto Lazzarini). Des écrits comme œuvre de témoi-gnages, de mémoire, dépositaires de l'histoire de sujets, contre leur disparition, leur effacement, contre la chute de leurs mots (C. Racin). L'écriture du psychanalyste est réminiscence, elle porte en elle le « bruissement de mille voix qui occupe l'arrière-fond de son écoute » (G. Levy), elle draine dans son sillage de multiples dettes, conduisant dans le travail d'écriture à « payer de sa personne », une écriture qui doit peut-être aussi à ce qui est resté en souffrance dans sa propre analyse (L. Grenier).

Chaque texte qui compose cet ouvrage a trouvé sa voix, avec sa tessiture, portée par des interprètes de l'expérience humaine, dans la singularité de leur vécu et de ce qu'est, pour eux, l'écriture du psychanalyste ; une façon de faire entrer leur expérience de l'analyse dans leurs mots à eux. L'écriture du psychanalyste est de ces livres qui donne envie de les lire, et de les relire, dans l'après coup, dès que le dernier mot en a été lu...